

Laura Carvigan-Cassin

Caliban, Ariel et Prospero tous trois « étrangers » dans *Une Tempête* d'Aimé Césaire

Abstract: Adaptation for a negro theatre of *The Storm* by Shakespeare, *A Storm* by Aimé Césaire puts in scene the cohabitation of three men, all stranger to each other. Prospero the man from elsewhere, the foreigner who became the Master of the country and the men which welcomed him. then he changed them because he did not understand them., Caliban and Ariel the dispossessed and enslaved natives, one rejected, perceived like a savage, a barbarian, a deformed and ugly monster praising rebellion and fighting to recover his land and his identity, and the other, more flexible, obeying, carrying out the orders of the Master in order to recover his freedom. All these three characters invite us to reconsider the definition of the stranger. Is he a non native? The non assimilated one? The different one? The odd one? Is he the unknown? Isn't he simply the person which stand in one's face?

Keywords : Césaire, Other, Subversion, Identity.

Résumé: Adaptation pour un théâtre nègre de *La Tempête* de Shakespeare, *Une Tempête* d'Aimé Césaire met en scène la cohabitation de trois hommes, tous étrangers l'un de l'autre. Prospero l'homme venu d'ailleurs qui s'est rendu maître du lieu et des hommes qui l'ont accueilli et qu'il a transformés parce qu'il ne les comprenait pas, Caliban et Ariel les autochtones dépouillés et asservis, l'un ghettoïsé, perçu comme un sauvage, un barbare, un monstre difforme et laid empreint à la rébellion et à la lutte pour recouvrer sa terre et son identité, et l'autre, plus docile, obéissant, exécutant les ordres du maître pour recouvrer sa liberté, invitent à revisiter la définition de l'étranger. Est-il le non natif? Le non intégré? Le non assimilé? Est-il le différent? L'inconnu? Le bicornu? Ou est-il simplement celui qui se place en face?

Mots clés : Césaire, Altérité, Subversion, Identité.

ADAPTÉE POUR UN THÉÂTRE NÈGRE, D'APRÈS *LA TEMPÊTE* de William Shakespeare, *Une Tempête* d'Aimé Césaire s'intègre dans un triangle littéraire consacré aux drames de la colonisation, entre *La tragédie du roi Christophe* et *Une saison au*

Congo, et met en scène Prospero, l'européen survenu avec sa fille Miranda sur une île dont il s'est rendu maître, Caliban, l'autochtone réduit en esclavage mais rebelle, et Ariel, l'entre-deux, le métis, l'hybride partagé entre ses racines plurielles. Dans cette pièce mise en scène par Jean-Marie Serreau au Festival d'Hammamet, en Tunisie, puis jouée à Avignon et à Paris en 1969, l'étranger est à la fois celui qui débarque dans le Nouveau Monde et ne comprend ni la nature ni ses habitants et se révèle hors de cette société brute qu'il convient selon lui de «civiliser» ; celui que l'on découvre sur l'île et qui offre le «spectacle» d'un mode de vie, de croyances et d'un langage extraordinaires ; et celui qui n'appartient ni totalement à l'un ni à l'autre, simultanément la synthèse de ces deux mondes et la preuve de leur disparité.

L'étranger dont la dimension universelle devait désigner les peuples dans leur diversité a fini par définir l'Autre, l'autre peuple, l'autre couleur, l'autre mode de vie, l'autre culture. L'étranger est un Autre que l'on construit aux vues de ses différences avec soi.

Caliban vu par ceux qui l'ont «découvert» sur son île c'est le monstre moral et physique. Il est dépeint selon le regard déformant de ceux qui ne retrouvent pas en lui leur image: Miranda le nomme «l'affreux Caliban»¹ et Prospero le traite de «vilain singe»². Le colonisé est l'objet d'«un langage zoologique»³, un langage déshumanisant et négativisant car il représente l'altérité à une identité construite par l'Européen. Caliban est «laid»⁴, c'est «un barbare ! une bête brute»⁵. Sa communion naturelle avec l'île qui lui vient de Sycorax sa mère, fait de lui un sorcier⁶ que Gonzalo tente d'exorciser. Sa mère était une «goule»⁷ s'adonnant à la divination, la sycomancie, c'est-à-dire la lecture de l'avenir dans les feuilles de figuier, une mère biscornue qu'il refuse néanmoins de renier. Pourtant Caliban est asservi sur son île par des êtres venus d'ailleurs. Prospero lui vole tranquillement ses terres et fait de lui le natif, l'«authentique Zindien des Caraïbes»⁸, un étranger. Ainsi sa langue vernaculaire est perçue comme «une remontée de [...] langage barbare»⁹ impropre à la «ci-vi-li-sa-tion»¹⁰ nouvellement établie. Caliban est «l'être le plus étrange [...] jamais vu et le plus

¹ Césaire Aimé, *Une Tempête*, Éditions du Seuil, 1969, p. 54.

² *Ibid.*, p. 24.

³ Fanon, Frantz, *Les damnés de la terre*, Éditions François Maspero, 1961, p. 11.

⁴ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 24.

⁵ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 25.

⁶ *Ibid.*, p. 26.

⁷ *Ibid.*, p. 25.

⁸ *Ibid.*, p. 59.

⁹ *Ibid.*, p. 24.

¹⁰ Damas, Léon-Gontran, *Pigments*, Gallimard, 1972.

démoniaque aussi»¹¹. Il vit la situation de l'indigène dépouillé dont on s'est servi et que l'on a asservi parce qu'il est une créature inconnue jugée primitive. En dédaignant ce qu'il considère étranger à son humanité, Prospero rejette ce qu'il ne connaît pas. Dans une perspective intertextuelle il est possible de rapprocher l'attitude de Prospero réprouvant l'intérêt lubrique éveillé par sa fille Miranda chez Caliban et l'ignorance de Bougainville des coutumes indigènes favorisant la communauté des femmes et des filles à Tahiti¹². Prospero rejette l'intrusion d'un mode de vie dans lequel il s'est lui-même introduit.

L'étranger est une figure trouble dédoublée, dépendante des clivages construits par les cultures et les ethnies. Le discours des Européens Trinculo et Stephano démontre d'ailleurs avec humour que même pour celui qui est hors du pays dont il est originaire, l'étranger c'est toujours l'Autre vers lequel l'extériorité est continuellement déplacée sans qu'il y ait nécessairement objectivité du point de vue.

TRINCULO

C'est ça, la sauvagerie... Tout est toujours à quelqu'un!¹³

Dans sa pièce, Aimé Césaire retourne les armes identitaires des étrangers contre eux-mêmes. C'est désormais le «Sauvage», le «brave monstre» le «brave sauvage» qui parle avec poésie aux étrangers dramatiquement inaptes à comprendre son art rhétorique, pourtant venus accomplir une «mission civilisatrice»¹⁴.

CALIBAN

[...]Ne t'en fais pas, c'est ma copine. [...]Même qu'elle m'aide à respirer... C'est pourquoi je l'appelle une copine. De temps en temps, elle éternue et une goutte me tombe sur le front et me rafraîchit de son sel ou me bénit...

TRINCULO

Comprends pas. Tu ne serais pas un peu saoul, des fois ?

CALIBAN

Ben quoi! La houlante, la pas tellement patiente, la ruminante, qui brusquement se réveille dans un tonnerre de Dieu et vous plaque au visage, la lançant des fins fonds de l'abysse, sa gifle de lessive hystérique! La mer, quoi! [...]Mais le plus beau, c'est encore le vent et ses musiques, le salace hoquet quand il farfouille les

¹¹ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 85.

¹² Diderot, Denis, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1772.

¹³ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 76.

¹⁴ *Ibid.*, p. 61.

halliers, ou son triomphe, quand il passe, brisant les arbres, avec dans sa barbe, les bribes de leurs gémissements.

STEPHANO

Ça! Ce monstre délire à plein tube...¹⁵

Étrangement, la maîtrise de la langue n'est pas assumée par l'instance couramment établie policée. Contredisant les narrations classiques qui rapportent que les peuples indigènes ont manqué de sens commun en préférant du verre, des colifichets ou des tissus brillants à de l'or ou au droit de leurs congénères, le texte de Césaire révèle un Caliban soucieux de reconquérir sa liberté et regrettant d'ailleurs au passage de s'être embarrassé d'étrangers suffisamment ahuris pour se laisser éblouir par quelque défroque abandonnée.

L'Européen Prospero vu par Caliban est de ces boucaniers qui s'approprient sans vergogne le bien d'autrui, «un mec qui ne se sent que s'il écrase quelqu'un»¹⁶. L'étranger et l'autochtone s'opposent sans que l'on sache réellement qui est l'un ou l'autre dans cette pièce. Prospero ancien duc de Milan exilé de force sur cette île du Nouveau Monde est aux yeux des nouveaux «Arrivants» et même de sa fille un autochtone ; pourtant s'il intimide et domine les indigènes Ariel et Caliban c'est parce qu'il est à la tête d'un occulte arsenal dissuasif et répressif et qu'il fait montre d'une puissance scientifique supérieure dont il garde jalousement les secrets. L'allochtone est le plus fort, il a délivré l'autochtone Ariel de Sycorax – même si cela a été pour l'asservir à son tour – et il est d'ailleurs peut-être même responsable de la mort de Sycorax qui lui a permis de profondément modifier le paysage et la vie sur l'île et d'y établir une autocratie. Sous occupation étrangère, l'harmonie naturelle laisse place à un régime totalitaire et à l'ostracisme. Ariel doit racheter sa liberté par son obéissance et Caliban est ghettoisé : expulsé dans une grotte infecte et refoulé dans un ghetto de soi. L'anéantissement identitaire de Caliban, qui se cristallise dans le vol initial de son nom puis dans l'annomination – Prospero lui propose de le rebaptiser Cannibale – et la falsification de son altérité, le fait basculer dans l'aliénation. Pour le colon italien, la raison étant notamment l'apanage du monde européen, Caliban, mystique et fétichiste comme tous les sauvages, n'est pas un être pensant capable d'une réflexion méthodique ou d'un raisonnement cartésien: « Décidément, c'est le monde renversé. On aura tout vu:

¹⁵ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 75-76.

¹⁶ *Ibid.*, p. 38.

Caliban dialecticien! »¹⁷ Prospero s'attelle ainsi à une disqualification et une déconstruction identitaires de l'être qui est en face et le transforme en étranger de lui-même. Ainsi Ariel commet malgré lui des actions qu'il réproche, regrettant de ne pas être demeuré à l'état de nature et Caliban doit se délivrer d'une névrose identitaire dans laquelle il a été plongé.

CALIBAN

[...] Prospero tu es un grand illusionniste :
le mensonge ça te connaît.
Et tu m'as tellement menti,
menti sur le monde, menti sur moi-même,
que tu as fini par m'imposer
une image de moi-même :
Un sous-développé, comme tu dis,
un sous-capable,
voilà comment tu m'as obligé à me voir,
et cette image je la hais! Et elle est fausse!
Mais maintenant, je te connais, vieux cancer,
et je me connais aussi!¹⁸

Conscient d'avoir été la dupe d'une impossible chasse au «Même», conscient que son altérité n'est pas réductrice, Caliban se fait le porte-voix transplanté d'une méditation césairienne déjà élaborée dans le *Cahier d'un retour au pays natal* :

Et la voix prononce que l'Europe nous a pendant
des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences,
car il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est finie
que nous n'avons rien à faire au monde
que nous parasitons le monde
qu'il suffit que nous nous mettions au pas du monde mais
l'œuvre de l'homme vient seulement de commencer
[...] et aucune race ne possède le monopole de la beauté, de
l'intelligence, de la force
et il est place pour tous au rendez-vous de la conquête [...].¹⁹

L'étranger rejeté c'est la guerre civile déclarée. Deux héros singuliers chacun étranger de l'autre sont en lutte. Prospero le tyran qui se perçoit despote éclairé est opposé au rebelle Caliban qui entend expectorer ses «œuvres» et sa «blanche toxine»²⁰. Chacun, en soulignant des différences respectives jugées particulièrement signifiantes et portées à l'absolu, crée ou augmente l'exclusion de l'autre relégué au statut irrévocable

¹⁷ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 87.

¹⁸ *Ibid.*, p. 88.

¹⁹ Césaire, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal, La Poésie*, Editions du Seuil, 2006, p. 51.

²⁰ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 87.

d'étranger en tant qu'être en face de soi mais projeté hors de soi, hors de ses valeurs, hors de son humanité même. De plus, les deux opposants non contents d'appuyer sur tout ce qui les sépare et de porter ces différences à l'absolu, les généralisent. En effet, Caliban vu par le regard bleu est « bête comme un esclave »²¹ alors que Prospero vu par le regard nègre est « comme ces mecs qui ont fait les colonies et qui ne peuvent plus vivre ailleurs »²². L'homme du refus du compromis qui appelle « Freedom now! »²³ est réduit à une globalisation qui l'asphyxie et le prive d'identité : « Ils aiment tous les noms historiques »²⁴. Le processus de généralisation, de totalisation conduit à considérer les défauts supputés à un être comme s'ils étaient figés dans le définitif et inscrits dans un passé et un avenir qui contribueraient à l'établir inexorablement étranger. Une perspective diachronique de la pièce démontre que Caliban tout comme Prospero s'emploient à ce que la distance ne se comble pas.

CALIBAN

Et moi, je te hais!

PROSPERO

[...] Eh bien moi aussi je te hais!

Car tu es celui par qui pour
la première fois j'ai douté de
moi-même²⁵

La méconnaissance de l'étranger conduit à la destruction de celui-ci et du monde dans lequel il existe. Prospero le « grand illusionniste »²⁶ s'est appliqué à avilir par ses mensonges l'image de l'état de nature énigmatique dans lequel vivait Caliban, conduisant ce dernier à une autodépréciation traumatique qui le poussera dès lors à se réjouir de ce que ce monde fabriqué, ce « vieux monde foire! »²⁷ C'est l'imperméabilité de l'Autre qui conduit aux extrêmes. C'est parce que Prospero refuse d'étendre son identité – notamment en partageant ses connaissances scientifiques – que Caliban décide de défendre la sienne. Reconnaître l'Autre comme son égal présuppose qu'il soit objet d'accueil, d'intégration, ce que Caliban atteste avoir offert à Prospero sans qu'il y ait eu réciprocité. Prospero n'a pas accueilli Caliban dans son monde car il a vu en lui un étranger à son identité comme si cette dernière

²¹ *Ibid*, p. 79.

²² *Ibid*, p. 89.

²³ *Ibid*, p. 36.

²⁴ *Ibid*, p. 28.

²⁵ *Ibid*, p. 89-90.

²⁶ *Ibid*, p. 88.

²⁷ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 88.

était close ; il l'a réduit à un autrui qu'il a lui-même rendu dangereux et menaçant.

Manquant d'identité, l'Étranger est voué à exister sur le mode de la violence, de l'affect, de la dangerosité. Finalement l'identité comprise comme «Même», se dissout en fantasmes et simulacres, tandis que l'Étranger est rejeté en marginalités²⁸.

Si l'identité de l'homme est autonome, elle ne doit pas être confondue avec une clôture sur soi ou fondue dans le «Même». Prospero voit dans l'étranger qui favorise son adaptation en un lieu inconnu la limitation de son identité. Cette attitude paradoxale que Caliban qualifie d'ingrate redouble Prospero en étranger de l'étranger.

Les personnages d'*Une tempête* d'Aimé Césaire provoquent le lecteur à travers le renversement opéré par leurs discours. Subversif, le personnage de Caliban renverse l'Histoire et vomit les enseignements de Prospero qui l'enfermaient dans une prison de soi-même, le condamnant à se voir selon les critères du regard bleu. Offrant une écriture de type syncrétique où l'altérité semble se mouvoir en fonction des points de vue des personnages, la pièce de Césaire permet d'observer cette altérité qui investit le discours sur cet intrus qu'est toujours l'Autre. Cette altérité réfléchie se réalise notamment au travers de la perception de la langue. Prospero non sans vanité estime avoir appris à parler à Caliban, une affirmation immédiatement récusée par ce dernier.

PROSPERO

[...] tu pourrais au moins me bénir de t'avoir appris à parler. Un barbare! Une bête brute que j'ai éduquée, formée, que j'ai tirée de l'animalité qui l'engangue encore de toute part!

CALIBAN

D'abord ce n'est pas vrai. Tu ne m'as rien appris du tout. Sauf, bien sûr à baragouiner ton langage pour comprendre tes ordres [...]. Quant à ta science, est-ce que tu me l'as apprise, toi? Tu t'en es bien gardé!²⁹

Caliban et Prospero mettent à mal chacun l'univers de l'autre et l'exposé de leurs valeurs respectives dévoile une altérité qui se déplace en fonction de l'identité de l'instance énonciatrice. Caliban incapable d'assassinat c'est la preuve aux yeux de Prospero de son inhumanité.

²⁸ Laruelle, François, *Ethique de l'étranger*, Éditions Kimé, 2000, p. 255.

²⁹ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 25.

PROSPERO

tendant la poitrine

Frappe, mais frappe donc! Ton maître! Ton bienfaiteur! Tu ne vas quand même pas l'épargner!

Caliban lève le bras, mais hésite.

Allons! Tu n'oses pas! Tu vois bien que tu n'es qu'un animal : tu ne sais pas tuer.³⁰

L'étranger c'est l'étrange. Il est celui que l'on ne connaît pas, que l'on ne comprend pas parfois, celui dont on se dissocie car il est Autre ; d'ailleurs il n'est pas «chez lui» ; il est «chez l'Autre». Cependant, dans cet «étrange pays»³¹, qui n'est pas «chez lui»? Et qui est l'Autre? Caliban le natif ghettoisé ou Prospero l'exilé immigré devenu le maître semblent chacun tour à tour l'Autre de celui qui lui fait face.

Toutefois, l'étranger n'est pas seulement celui qui n'est pas dans son milieu d'origine : si Prospero est la bête curieuse pour Caliban qui lui apprend les vertus et propriétés de la flore, de la nature, les particularités du climat, lorsqu'il arrive sur l'île ; de même Caliban, étranger aux savoirs et aux normes plus rationnelles validés par l'Européen, est sauvage vu par Prospero qui maudit non seulement les pratiques spirituelles de sa mère, le juge laid en raison de son phénotype discordant avec les critères esthétiques occidentaux et discrédite sa langue jugée barbare. L'Autre, l'étranger est tout autant celui qui a des manières, des us et coutumes différents – quand bien même l'on serait sur ses terres naturelles – que celui venu d'ailleurs, mais s'étant octroyé le droit de (re)baptiser à son gré les choses et les gens ou de se les approprier en dépit des lois de la Nature. L'étranger ne serait-ce pas globalement celui qui refuse d'accepter un mode de vie, une nature, une culture, une Histoire qui le précèdent en un lieu? Miranda la fille de Prospero est à cet égard une figure ambiguë. Ayant grandi sur l'île son attachement pour celle-ci semble étonnamment fluctuant, et son propos se modifie radicalement selon qu'elle se croit primitive ou se découvre princesse milanaise.

MIRANDA

Vous vous moquez, mon père, sauvageonne je suis, et m'en voyez fort aise! Quelque chose comme la reine des pistils, des pistes et des eaux vives, toujours à courir pieds nus parmi les épines et les fleurs, respectée des unes et caressée des autres.

³⁰ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 79

³¹ *Ibid.*, p. 76

PROSPERO

Princesse, comment appeler autrement une fille de Prince! Je ne veux pas te faire languir plus longtemps. Milan est la cité où tu naquis, Milan dont je fus longtemps le Duc.

MIRANDA

Mais alors comment sommes-nous arrivés ici? Par suite, dites, de quels avatars un prince est-il devenu, reclus dans cette île perdue, l'anachorète que voici? Dégoût du monde, ou perfidie d'ennemi? Prison ou Thésaïde?³²

Quoique dépourvue de souvenirs de Milan dont elle est originaire, Miranda se révèle une étrangère dès lors qu'elle se déclare «sauvageonne»³³ et présente l'île avec un exotisme qui n'est pas sans rappeler celui des écrivains régionalistes doudouistes de la Caraïbe francophone qui voulaient faire oublier leurs origines à travers leurs poèmes cartes postales imitant les Parnassiens français. Miranda, elle, se fait guide touristique.

MIRANDA

[...] l'île est si jolie. Je vous montrerai les plages et les forêts, je vous nommerai les fruits et les fleurs, je vous ferai découvrir un monde d'insectes, des lézards de toutes les couleurs, des oiseaux... Oh! Si vous saviez, les oiseaux!³⁴

A contrario, Ariel, le mulâtre soumis, en dépit de ses racines plurielles fait montre de son appartenance à l'île dès lors qu'il déclare regretter ses racines primitives, abandonnées pour suivre un Prospero méprisant celles-ci. Ariel c'est l'autochtone puissant asservi. Il représente néanmoins l'altérité pour Prospero autant que pour Caliban. Semblable à un génie emprisonné dans une lampe – dans son cas dans un arbre – il doit obéir à celui qui l'en a délivré, Prospero ; il symbolise donc pour Caliban une figure infernale, un Alastor «exécuteur des hautes pensées du Maître»³⁵. Sa servilité, son obséquiosité, son idéalisme qui peut même s'apparenter à une forme de lâcheté en font un étranger pour le révolté. Caliban ne se reconnaît pas en Ariel. Quant à Prospero, s'il est vrai qu'il reconnaît en lui un intellectuel, c'est pour le brider en privatisant ses capacités au profit de sa seule œuvre civilisatrice d'Européen.

Porteur de pratiques et de représentations autres on peut se demander si la prise de pouvoir et le totalitarisme ne constituent pas d'ailleurs une forme d'aveu d'un problème d'intégration chez

³² Césaire, Aimé, *Une tempête*, p. 20.

³³ *Ibid.*, p. 19.

³⁴ *Ibid.*, p. 31.

³⁵ *Ibid.*, p. 36.

Prospero. Après avoir été en apprentissage avec Caliban qui lui a «appris les arbres, les fruits, les oiseaux, les saisons»³⁶ Prospero l'immigré choisit de plier l'île et ses occupants à sa volonté car ainsi que l'affirme Caliban, comment aurait-il survécu sinon? La volonté de puissance, de domination dévoile sans doute chez l'étranger une crainte d'être anéanti. Comment accepter de vivre dans un lieu sibyllin autrement qu'en refusant justement l'opacité de celui-ci? Prospero débarqué sur l'île y est fondamentalement «étranger» au sens le plus élémentaire du mot, car il a été dépaysé, mais dépassant ce stade premier qui le place en position d'isolement et de faiblesse, il parvient avec une prodigieuse habileté à retourner l'île contre elle-même en prenant le contrôle des éléments naturels climatiques, en anéantissant les forces occultes et en assujettissant les habitants.

Prospero tout en colonisant l'île, en la façonnant selon sa conception d'un monde civilisé, en se prétendant investi d'une mission ou d'une vocation, en refusant de quitter ses biens d'outre-mer sous le prétexte orgueilleux que ce monde serait dérisoire, inexistant, muet en son absence fait l'aveu de l'étranger, le non natif intoxiqué à son tour par ce lieu auquel il appartient désormais. Caliban le sait. Il est désormais impossible pour Prospero de quitter ce lieu qu'il a colonisé.

CALIBAN

[...] Tu peux rentrer en Europe
Mais je t'en fous!
Je suis sûr que tu ne partiras pas!
Ça me fait rigoler ta «mission»
ta «vocation»!
Ta vocation est de m'emmerder!
Et voilà pourquoi tu resteras,
comme ces mecs qui ont fait les colonies
et qui ne peuvent plus vivre ailleurs³⁷

Si l'étranger c'est l'étrange, l'île et les autochtones que sans doute Prospero connaît davantage que Milan désormais ne devraient plus lui être «étrangers». Pourtant c'est lui Prospero qui en fin de compte demeure l'étranger quand privé d'Ariel et de Caliban il révèle une immigration ratée à travers une inadaptation à l'île sans doute dissimulée jusqu'alors à travers le communautarisme mais révélée par la solitude. Face à l'île qui l'«occupe» désormais il doit se résigner à un amer constat. Il est en terre étrangère. Il n'est pas

³⁶ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 26.

³⁷ *Ibid.*, p. 89.

chez lui sur «cette île»³⁸. Il a voulu refaçonner cette dernière mais il est défait, celle-ci reprend ses droits.

PROSPERO

C'est drôle, depuis quelque temps, nous sommes ici envahis par des sarigues. Y en a partout... Des pécaris, des cochons sauvages, toute cette sale nature! Mais des sarigues, surtout... Oh, ces yeux! Et sur la face, ce rictus ignoble! On jurerait que la jungle veut investir la grotte. Mais je me défendrai... Je ne laisserai pas périr mon œuvre...

Hurlant

Je défendrai la civilisation!³⁹

Étranger au macrocosme du pays, à ses rites, ses mœurs et ses lois, Prospero qui voulait jouer le premier rôle finit par être mis à l'écart. Ariel disparaît non sans avoir annoncé «un programme très inquiétant»⁴⁰ et profondément libertaire comme si celui de Caliban son «frère» avait été contagieux. Tout rapport d'interdépendance «Toi-Moi! Moi-Toi!»⁴¹ est d'ailleurs désormais impossible entre Caliban et Prospero qui n'ont noué de lien autres que ceux établis par les différences et l'infériorisation et se sont construits chacun en étranger de l'autre.

Extérieur au monde dans lequel il vit ou figure expulsée de celui-ci, l'étranger produit en celui qui lui fait face l'effet et l'idée d'un objet distinct de lui-même. Réfugié ou résident, immigré ou touriste, hors du modèle dessiné par le groupe en place, sa représentation peut décacheter les enveloppes communautaires cloisonnées car il contraint inmanquablement au voyage au pays de soi et à l'extériorisation de ce qu'il y a de fixe et de commun entre les êtres.

Laura Carvigan-Cassin (Université des Antilles et de la Guyane)⁴²

³⁸ *Ibid.*, p. 92.

³⁹ Césaire, Aimé, *Une Tempête*, p. 92.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 84.

⁴¹ *Ibid.*, p. 92.

⁴² Docteur en Littérature Générale et Comparée. Auteur d'une thèse consacrée à la présence et l'influence de l'œuvre poétique d'Aimé Césaire.

Bibliographie sélective :

CÉSAIRE, A.

1969. *Une Tempête*, Paris, Éditions du Seuil; paru en 1968 dans le n°67 de la revue *Présence Africaine*.

1994. *La Poésie*, Paris, Édition établie par MAXIMIN, Daniel et CARPENTIER, Gilles, Éditions du Seuil, 1994, Édition utilisée (ce volume contient la totalité des recueils plus quelques inédits) réédité en 2006.

LARUELLE, F.

2000. *Éthique de l'étranger*, Paris, Kimé.

MBOM, C.

1979. *Le théâtre d'Aimé Césaire ou la primauté de l'universalité humaine*, Paris, Nathan.

OWUSU-SARPONG, A.

2002. *Le temps historique dans l'œuvre théâtrale d'Aimé Césaire*, Paris, L'Harmattan.

TOUMSON, R.

2004. *L'utopie perdue des Îles d'Amérique*, Paris, Honoré Champion.